

Est-ce écrit ?

Michel Heinis

Dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Lacan aborde la fonction paternelle et le nom propre par la logique. Avec cette lecture il y reprend le mythe d'Œdipe et celui de la horde primitive. L'écriture occupe une place très importante dans l'élaboration de ces questions, d'où partiellement le titre que j'ai choisi.

Via un site sur Internet, en passant par une équipe d'animateurs et avec leur soutien, des adolescents s'échangent des messages sur ce qu'ils vivent, traversent ou pensent.

Une adolescente avait envoyé ce texte extrait d'une chanson :

*Elle disait : "J'ai déjà trop marché
Mon cœur est déjà trop lourd de secrets
Trop lourd de peines"*

*Elle disait : "Je ne continue plus
Ce qui m'attend, je l'ai déjà vécu
C'est plus la peine"*

*Elle disait que vivre était cruel
Elle ne croyait plus au soleil
Ni aux silences des églises
Même mes sourires lui faisaient peur
C'était l'hiver dans le fond de son cœur*

Elle avait choisi comme titre *C'était l'hivers*, écrivant un s à hiver. Vint un second message pour demander que soit enlevé le s fautif qu'elle avait remarqué. Ce s écrit puis effacé nous l'écrivit et la lettre que j'ai pris comme pistes pour interroger la notion de destin.

Comment entendre cet /hivers/ avec un s muet ? Le s a mis un éclairage sur le mot hiver. La lettre s porte quelque chose par le signifiant hiver, une chose où l'idée de pluriel fait penser qu'une répétition s'y trouve ancrée. Si on admet, induit à cela par le retour qu'y fait l'adolescente, que la graphie avec s est un lapsus de la graphie sans s, vient que tous les hivers sont peut-être comme un seul. Une image du destin qui présenterait en permanence le même visage.

Le destin est-il donc tout tracé ? *Est-ce écrit ?* Les adolescents semblent parfois vivre ce qui leur arrive comme une fatalité inexorable de laquelle ils se sentent le jouet. Ils se demandent si c'est leur vie qu'ils vivent, et comment ils vont réussir à en être l'auteur.

Vivre, dit le texte de cette chanson, est cruel s'il n'y a plus de croyance en la lumière et s'il n'y a pas de silence habitable. Si ce qui m'attend je l'ai déjà vécu, si plus rien ne serait à voir sous un jour nouveau et clair, c'est que tout est écrit, que tout a été dit. Sur quoi alors fonder un espoir ? En quoi serait-il possible de croire ? Comment désirer ? De quelle façon le sujet, porteur d'inattendu, va-t-il être du voyage ?

On sait que le mot désir vient de desiderarium. Con-siderare était observer les étoiles, lire dans les astres pour y trouver de bonnes augures, et de-siderare était cesser de le faire après y avoir constaté l'absence de signes favorables, d'où le sens de regretter¹. Les augures cherchaient dans les étoiles si une entreprise à venir était *promise* au succès par les dieux. *Était-ce écrit ?* L'écrit est donc en cheville avec l'interprétation. Il appelle une lecture. Les Anciens prêtaient autorité à celle de l'augure. Dans une version laïque, on pourrait dire où trouver l'autorité pour ce que l'on entreprend.

S'en suivit l'écho d'une autre participante à l'Espace d'échanges, qui prenait le texte comme on saute dans un train en marche :

Et comme à chaque fois après l'hiver il y a le printemps, l'été. C'est un très joli texte et si la personne dont on parle dans ce texte n'abandonne pas, il y a une suite en continuant à se battre le printemps arrive et puis l'été.

Je trouve que les saisons sont un peu comme des passages de la vie.

C'est mon avis mais on peut se dire que quand ça ne va vraiment pas il y a l'hiver, un peu mieux le printemps ou l'automne je ne sais pas et vraiment bien pendant

1. C'est par un mot désignant le regret face à l'absence qu'a été nommé le désir, positivation qui existait déjà en latin. In *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*.

quelque temps c'est l'été.

... Sur lequel la première adolescente rebondit en écrivant :

L'été devrait arriver... quand l'hiver s'est fait rude, on devrait avoir droit à un été tout ensoleillé de joies... mais quand l'été arrive enfin, il est plus pluvieux qu'on ne l'aurait cru et le cœur qui s'est fait tellement rouillé par l'hiver précédent, a du mal à se remettre de la déception.

Quand enfin au fil des années, le cœur a dû vivre beaucoup d'hivers rudes, il se trouve bien abîmé...

Dans cet Espace d'échanges de messages, les adolescents parlent en écrivant. Par l'écrit y est *parl'écrit*. Le retour de l'adolescente sur son écrit fait exister un lapsus. L'écrit suppose la lettre comme support matériel des signifiants. Mais si, comme le pense Freud, tout lapsus est d'écriture la voix aussi s'écrit (s'écrie ?). L'écrit est peut-être à la lettre comme la voix est au signifiant, un appel à dire.

Quand A. dit « ma femme » pour « ma mère », un instant il se surprend. Cette surprise est en relation avec le désarroi qu'il a senti lorsqu'il a « *levé la main* » sur son amie parce qu'elle lui opposait un refus. Une relation se révèle entre ce déplacement et son acte. Le transfert se trouve en puissance dans son lapsus, qui se produit du fait qu'il dise, au sens intransitif, même s'il y a un objet, mais cet objet s'absente d'une certaine façon dans ce déplacement, il se montre labile, déplaçable, porteur d'autre chose que ce qu'il représente. Ce déplacement traduit sa disposition au transfert.

Il en va de même dans le dernier message de l'adolescente, où elle ajouta qu'elle aimerait une réaction de l'animateur de veille. Elle demandait un répondant. L'adresse fait l'hypothèse du transfert. L'animateur lui donna sa réaction, la concluant par un clin d'œil à la vie, qu'il appela Spoire.

L'ouverture

L'interprétation des rêves de Freud est une étude de l'inconscient comme fonction de l'écriture d'une langue perdue, celle de souvenirs d'enfance. Le rêve est un rébus en tant qu'il se construit d'un jeu sur la lettre. La lettre n'est pas le signifiant. Elle se trouve au lieu d'une béance qu'a créé dans l'être le désir qui l'a amené au langage. Elle est comme la barre de division sur le sujet de l'inconscient, celui qui fait « qu'on pense à ce qu'on est lorsqu'on pense ne pas penser ».

Le lapsus est une sorte de conflit entre penser qu'on pense et ce qui cherche à ce moment-là les voies pour se dire. Accéder à la personne objet de son amour ou de son désir n'est pas affaire de raison ni de capture. Quelqu'un doit y consentir. Pour A., l'accès à son amie devait être direct, sans obstacles possibles. Le lapsus révélait, au moment d'en parler et en une fraction de seconde, que la

difficulté pour lui est liée à quelque chose qui le concerne dans son rapport à sa mère.

C'est la question, portée à l'ampleur d'une cité accablée par la peste, que devra débrouiller Œdipe. Ce qu'il a fait à son insu se révélera après-coup meurtre parricide et inceste, comme une détermination dont ayant été l'objet il a à devenir sujet. « La névrose, écrit Lacan en commentant ce que Freud avait dit au petit Hans, est une question que l'être pose pour le sujet ² de là où il était avant qu'il vînt au monde ». Cette question est là pour chacun.

Du côté de Laios et de Jocaste se produit ce dont ils avaient cherché à se protéger. On peut lire cela comme une conséquence du fait qu'ils n'ont pas pris la mesure, indiquée dans l'oracle, du renoncement comme homme et femme qu'implique le fait d'être père et mère. La descendance des Labdacides sera maudite. La tragédie d'Œdipe témoigne donc d'une transmission manquée. Or l'adolescence est justement pour beaucoup une question sur la transmission. Comment devenir quelqu'un d'où je viens, avec ce que j'ai reçu ?

Le sexuel est le point autour duquel ces choses se nouent. Lacan explique « (Qu'il faut pour tous ceux qui habitent le langage que s'élabore ce quelque chose qui rend possible sous la forme de la castration la béance laissée dans ce quelque chose de pourtant biologiquement essentiel (...) à ce que leur race demeure féconde. »³ C'est la marque mise par les rituels d'initiation sur l'organe représentant cette fécondité, que la psychanalyse symbolise sous le nom de phallus et de la nécessité du tiers ⁴.

Tiers entre quoi et quoi ? Le tiers induit l'idée du trois, de la triangulation. Mais il représente ce qui fait tiers pour chacun dans l'unité de base de la cellule familiale. Il y a le père, la mère, l'enfant et le phallus, c'est-à-dire ce qui signifie le manque et par là l'ouverture pour chacun. Le phallus symbolise un ailleurs, qui est vide. Il faut toujours s'en référer à de l'autre, il faut aller ailleurs.

2. « Avec le sujet, précise-t-il ensuite, comme on écrit avec une plume, l'éclair d'un instant dans le vide du verbe être. » *Ecrits*, p. 520, où hasard ou pas la comparaison se sert de l'écrit.

3. *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, séminaire inédit, repris de la publication hors commerce de l'A.F.I., pp. 163-164.

4. Ce concept se réfère à la différence au sens pur. Le fait, par exemple, qu'un signifiant (un mot) ne se signifie pas lui-même. Cela recouvre une vraie impossibilité, un vide de sens. Mais il est cependant porteur de signifiance, qui suppose qu'il existe un signifiant qui soit signifiant du manque qui se trouve là. Rapporté au fait que l'on parle, le phallus est donc une notion éminemment symbolique, désignant le tiers, lequel, s'il est quelqu'un, l'est par renvoi à cette place vide qu'il est capable de faire exister.

Dans la famille d'un jeune délinquant, on a parfois l'impression qu'elle se trouve dans une position marginalisée, a-sociale. Le social, comme lieu impossible mais irremplaçable de l'établissement d'un contrat entre les hommes, ce social comme extension du langage dans lequel tout ce qui est de l'homme se trouve repris, est un quatrième terme qui fait tiers. Mais il fonctionne mal comme référence tierce, étant chargé d'idéaux. Cela oblige chacun à trouver au moyen de la culture les voies par lesquelles exister comme sujet (en devenir pour l'adolescent) dans le social.

Le jugement d'un juge de la jeunesse portant sur les délits commis par un adolescent par exemple, dans lequel se mêlent inévitablement idéaux et réalités, est souvent plus ou moins dénié. Il impute et il nomme. Il rappelle l'existence de limites. Mais il est aussi un non dans la parole, ou peut-être l'amorce de ce non qui attend d'être habité. En ce sens un délit semble en lui-même appel à du tiers, parce qu'il est incompréhensible, parce qu'il marque, souvent de honte, parce qu'il concerne tant la famille que l'extérieur. Il pousse à un déplacement, à s'occuper d'un manquement, parfois plus simplement d'un manque de manque.

Qu'est-ce qui vaut ?

« Avec Lacan, note le *Larousse de la psychanalyse*⁵, le sujet n'est pas une essence ou une substance, qui aurait un idéal à rejoindre, il est une place. ⁶» Dans la délinquance juvénile, c'est souvent la mère qui raconte le délit que son fils n'a pas commis. Il m'est arrivé de demander à brûle-pourpoint si elle y était ! Elle parle à sa place, peut-être de sa place, ou leurs places sont confondues. S'il ne s'en défend pas, il n'y a plus de responsabilité, plus de responsable, plus de sujet, le fils se tait, il est hors parole, pour autant que l'on puisse se mettre hors parole. Impossibilité de se détacher du maternel. Le narcissisme occupe toute la scène, sans barrage, sans limite. Un jeune dans cette situation réussit juste à dire quelque chose quand son avis lui fut demandé sur le type de travail qu'il pourrait accomplir, à savoir « ça... (faire la cuisine), ça passe ! » La décision du juge le concernant, il avait au moins cet espace-là pour dire. Il semblait cependant se demander si ce serait dur, au point d'évoquer l'idée de passe pour lui, de chas de l'aiguille, de là par où il faudrait bien en passer, puisque « c'est obligé » ? C'est bien lui qui était concerné. Cette mesure judiciaire serait, dit-il, « peut-être une leçon ». Cela reste donc à lire, à expérimenter, à éprouver. Est-ce que cela *marquera* ?

Ainsi certains adolescents délinquants ne prononcent, en fait ne donnent, pas aisément une parole de regret. Un regret suppose une perte. Le désir y est

5. Sous la direction de R. Chemama et B. Vandermersch, Larousse, Paris, 1995.

6. Cela est matérialisé dans les schémas des « quatre discours ».

emprisonné par l'absence. La crainte d'une marque réelle brandie comme menace par un grand frère poussa K. à lâcher, en le sussurant, qu'il regrettait le grave attentat à la pudeur auquel il avait participé. Il le dit à sa mère dans sa langue maternelle. C'était à elle qu'il choisit de le dire.

Cette marque d'acceptation de la castration symbolique est « parole donnée », comme le montre K. Elle est, dit Lacan, « une composition entre la jouissance et le semblant »⁷. Or l'adolescence est un moment où une nouvelle génération actualise le mal être dans la civilisation, et le signifiant lui paraît particulièrement trompeur s'il s'en réfère au vrai qui lui semble parfois absent autour de lui. Qu'est-ce qui donc confirmera cette castration ? Sans quoi ce sera l'évitement. Il faut ce qui prolonge ou répète le Nom/n du Père, qui sauve l'adolescent d'être pris dans du un, dans de l'indifférencié. Il introduit à la différence des sexes, et à la différence tout court.

En appelant à cette fonction paternelle, un jeune en était venu à dire « C'est important un père dans l'adolescence ! ». D'où cela lui venait-il ? Quel était aussi l'espoir qu'il y mettait ! Tout jeune adolescent, il commit une agression sur un jeune de son âge, consécutive à l'emménagement de sa mère avec le nouvel homme qu'elle avait rencontré. Cela avait modifié leur proximité. $2+1=0$ ⁸. Ejecté du deux, il n'acceptait pas de se trouver être un un. Il invoquait quelques détails pratiques de ce déménagement pour se plaindre de ne plus *compter*. Mais sous ces dehors violents, son délit exprimait aussi son désarroi. Un autre adolescent, tout au début de son adolescence également, sentant sa mère s'éloigner de lui, ce dont il put dire plus tard, et sans doute heureusement pour lui, qu'il avait beaucoup de mal à l'accepter, commença par faire le mur au dessus du vide pour sortir de chez lui, pour s'échapper de cette maison familiale où il avait perdu sa place. La métaphore, quand elle n'est pas soutenue d'une présence paternelle réelle, peut passer dans le réel au risque du danger.

Inscrire

« Dans l'expérience analytique, dit Lacan⁹, le Père n'est jamais qu'un référentiel. Nous interprétons telle ou telle relation avec le père. Est-ce que nous analysons jamais quelqu'un en tant que père ? ». On n'analyse pas une fonction. « A lui se réfère quelque chose, poursuit-il (...) Le mythe d'Œdipe (...) ne me paraît pas du tout un reflet patriarcal. (...) Il nous fait apparaître seulement ceci, un point d'abord par où la castration pourrait être serrée d'un abord logique, et de cette

7. Lacan en parle de cette façon dans *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit.

8. Formule reprise d'un exemple donné par Fernand Oury.

9. *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 169

façon que je désignerai numérale. Le père, non seulement est castré, mais il est précisément castré au point de n'être qu'un numéro. » Le père est réduit à être l'un quelconque d'une suite.

Le père de la horde est premier, et Laïos voulait le rester ! Pas de père mort en eux. Le père inscrit dans une suite parce qu'il est incertain. On pallie¹⁰ cette incertitude en se rapportant à une filiation, à une suite. C'est aussi ça qui fait métaphore paternelle, au sens où c'est une parole du père qui déclare cette suite. Cette parole est don d'un nom propre, et de ce don est née une dette qui a inscrit le possible d'une vie.

Le meurtre du père repasse dans le réel des symptômes, ou des conduites plus courantes des manifestations de l'adolescence, ce vide qui ne s'inscrit pas dans le symbolique, ou qui étant inscrit en est dénié.

On dit de l'adolescent qu'il se trouve « *dans une mauvaise passe* ». Dans l'adolescence se rejoue l'Œdipe, mais cette fois en lien avec la scène sociale, où l'adolescent est appelé à assumer sa subjectivité, l'exercice de la sexualité en étant une des premières pierres angulaires pour lui. Il doit répondre à l'appel et s'engager en son nom.

A ce « est-ce écrit ? » auquel serait opposé un « c'est écrit » posé comme une fatalité, donc comme une aliénation, que *répondre* d'autre, au sens de tenir, que « *ça ne cesse pas de ne pas s'écrire* » ?

Selon Lacan dans les dernières lignes de *Lituraterre*¹¹, seul le rapport sexuel s'instaurerait d'un c'est écrit. Or il n'y en a pas qui fasse un. Ecrire est de ce fait se vouer à rejoindre un impossible, dans un mouvement où le sujet s'inscrit, entre l'être et les mots.

10. Mot qui à l'origine désignait « couvrir d'un manteau », ce qui rappelle opportunément le manteau de Noé. On dit d'ailleurs généralement que l'on pallie (à) « un manque ».

11. Une leçon de *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Publication hors commerce de l'A.F.I., Paris.